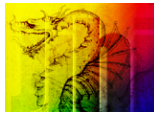


# JOURNAL OF INTERDISCIPLINARY HISTORY OF IDEAS



2025

Volume 14 Issue 28  
Item 12

– Section 1: Articles –

La sympathie dans le roman : Manzoni  
lecteur de Sophie de Grouchy ?

par  
Silvia Contarini



## JJHI 2025

Volume 14 Issue 28

### Section 1: Articles

#### Special Issue: Sympathy and Compassion in the Prism of the Long 18<sup>th</sup> Century

1. *Sympathy and Compassion in the Prism of the Long 18<sup>th</sup> Century: Introduction to the Special Issue* (M. Aiello, M.L. De Bastiani)
2. *Ontology of Bonds: Sympathy, Desire and Matter in Giordano Bruno* (A. Fabris)
3. *Du récit autobiographique à la méthode de l'ordre du savant, jusqu'à la métaphysique de l'Ego et à la morale de la générosité du philosophe. Déclinaisons du «Moi» et de l'Ego chez Descartes* (M. Spallanzani)
4. "A Thing Like Us": *Human Minds and Deceitful Behaviour in Spinoza* (O. Marrama)
5. *Le « contrecoup » de la compassion: déclinaisons d'un paradigme mécaniste de Malebranche à Mme Dupin (1660-1730)* (E. Muceni)
6. *Sympathy, Sensible Qualities and Pleasure in Leibniz* (G. Manzi)
7. *Penser la pitié avec ou sans la sympathie (Hobbes, Rousseau, Butler, Smith)* (L. Foisneau)
8. *La moralité de l'humour. Shaftesbury et Hutcheson contre Hobbes* (D. Thouard)
9. *Stirring the Soul: Du Bos and the Aesthetic of the Artificial Passions* (M. Mazzocut-Mis)
10. *Changes in Kant's Moral Thought Between 1762 and 1763* (M. Costantini)
11. *Sympathie et charité dans deux textes négligés de Louis-Sébastien Mercier* (M. Menin)
12. *La sympathie dans le roman: Manzoni lecteur de Sophie de Grouchy?* (S. Contarini)
13. *Sympathies souffrantes: Sophie de Grouchy et Flora Tristan* (M.L. De Bastiani)
14. *Magnétisme, somnambulisme, sympathie. Maine de Biran, Alexandre Bertrand et le début de la psychologie* (A. Aloisi)
15. "Dans la même Humanité": *The Concept of Universal Solidarity in the Philosophical Thought of Pierre Leroux* (M. Cavalleri)

### Section 2: Notes

16. *Conway in n Dimensions: Using Semantic Similarity to Trace Potential Influence* (H.D. Hogenbirk)
17. *Right of Reply: Solon and Democracy* (The Editors, R. Fuller, C. Lasagni)

### Section 3: Reviews

18. *Book Reviews* (T. Carvalho, E. Pasini)
- .....

# La sympathie dans le roman : Manzoni lecteur de Sophie de Grouchy ?

Silvia Contarini \*

*The essay centres on the definition of sympathy as set out by Sophie de Grouchy in *Lettres sur la sympathie*, dedicated to Cabanis, and on the relationship between this work and Adam Smith's *Theory of Moral Sentiments*, which was translated by Grouchy herself. The basic assumption is that during the transition from the Enlightenment to the Romantic era, the prevailing concept of sympathy in Enlightenment thought underwent a revision : the notion of sympathy as a reaction of sensitivity was replaced by a more complex emotion in which reason played a pivotal role, thus consolidating the natural but transient language of the body. Alessandro Manzoni also held this view, and his novel appears to have been influenced by the debate opened by the *Idéologues*, with whom the writer had close ties since his first stay in France, as well as by his reading of *Lettres sur la sympathie*.*



L'influence des *Idéologues* français sur l'auteur des *Promessi sposi* (*Les Fiancés*, 1840) est désormais bien connue des critiques, même si elle n'a peut-être pas encore été analysée dans toutes ses implications intertextuelles<sup>1</sup>. Lors de ses séjours à Paris, entre 1805 et 1820, Alessandro Manzoni est entré en contact, par l'intermédiaire de Claude Fauriel, avec la pensée de Cabanis et d'autres philosophes qui lui étaient proches. On peut considérer comme acquise sa lecture de

\* Università degli Studi di Udine ([silvia.contarini@uniud.it](mailto:silvia.contarini@uniud.it)).

<sup>1</sup> Cf. Ezio Raimondi, *Il romanzo senza idillio. Saggio sui « Promessi sposi »* (Il Mulino, 1974).

l'œuvre majeure de Cabanis, les *Rapports du physique et du moral de l'homme*, et peut-être aussi sa connaissance directe de l'*Influence de l'habitude sur la faculté de penser* de Maine de Biran, mémoire primé par l'Institut et publié en 1802, qui vaut à son auteur l'inscription parmi les penseurs de l'Idéologie<sup>1</sup>. Ce qui intéresse évidemment un écrivain comme Manzoni, c'est la démarche expérimentale d'une philosophie qui, bien que dans ses variations et ses tensions internes, ne cesse d'enquêter ce que lui-même a défini le « fond général de la nature humaine sur lequel se dessinent, pour ainsi dire, les individus humains »<sup>2</sup>.

Parmi les écrits des Idéologues qu'il a pu connaître, et avec lesquels il a dialogué dès la première version du roman, rédigée entre 1821 et 1823, on peut vraisemblablement compter aussi les *Lettres sur la sympathie* de Sophie de Grouchy, la veuve de Condorcet qui devint la compagne de Claude Fauriel. Publiées en 1798 en appendice à la traduction par Grouchy de la *Théorie des sentiments moraux* d'Adam Smith parue chez Buisson<sup>3</sup>, avec une dédicace à Cabanis qui les mentionne dans ses *Rapports du physique et du moral de l'homme*, elles pouvaient difficilement échapper à l'attention du jeune Manzoni. Cabanis lui-même était revenu sur l'œuvre de Smith dans sa *Lettre à M. T(hurot) sur les poèmes d'Homère*, écrite en 1807 mais parue seulement à titre posthume en 1825. Et comme à l'époque de la *Lettre à M. T(hurot)*, Alessandro et sa mère Giulia Beccaria fréquentaient la résidence d'Auteil, il est fort probable qu'il ait lu aussi les pages dans lesquelles Cabanis avait réfléchi sur la *Theory of Moral Sentiments* à partir de la traduction française de Grouchy. Comme l'a supposé Luca Badini Confalonieri, Manzoni aurait pu voir le manuscrit de la *Lettre à M. T(hurot)* dès 1807 ou peut-être le recevoir pour lecture après la mort de Cabanis, un an plus tard<sup>4</sup>.

<sup>1</sup> Voir à ce propos Anne Devarieux, « Cabanis et Maine de Biran : histoire d'une déception », *Cahiers de philosophie de l'université de Caen* n° 57 (2020) (Lecture de Cabanis au XIX<sup>e</sup> siècle) : 42-56. Sur Manzoni et Biran voir Silvia Contarini, « Il notturno del romanzo : Manzoni e la psicologia degli Idéologues », *Rivista di Studi Manzoniani* 8 (2024) : 25-38.

<sup>2</sup> Alessandro Manzoni, *Lettre à M. Chauvet sur l'unité de temps et de lieux dans la tragédie*, éd. Carla Riccardi (Salerno Editrice, 2008), 162.

<sup>3</sup> Sur la traduction de Grouchy cf. Michaël Biziou, « Traduction et retraductions françaises de la *Théorie des sentiments moraux* d'Adam Smith. L'insoutenable légèreté de (re)traduire », *Noesis* n° 21 (2013) : 229-263.

<sup>4</sup> Luca Badini Confalonieri, « La *Lettre à M. Chauvet*, les "affections sympathiques" e la leçon de Cabanis », *Revue des Études italiennes* 49, n° 3-4 (2003) : 273-296.

Comme nous le verrons, la réception des idées de Smith dans le cercle des Idéologues n'est pas sans réserves. Malgré « les remarques les plus fines et les plus justes sur les arts »<sup>1</sup> que Cabanis reconnaît dans la *Théorie des sentiments moraux*, la pensée des philosophes écossais lui semble tendre parfois vers une obscurité injustifiée en ce qui concerne la définition de la sympathie :

Le mécanisme de la sympathie, qui n'est qu'une des circonstances de la sensibilité, n'a pu être développé d'une manière satisfaisante. La théorie adoptée sur cette manière, par plusieurs des philosophes écossais, et notamment par Smith, offre quelques lacunes importantes, et même quelques inexactitudes; de sorte qu'en avançant avec eux dans la même route, on se trouve bientôt environné d'une espèce de nuage mystérieux, qui obscurcit ou dénature beaucoup d'idées très simples, et l'on n'a presque plus aucun moyen de reconnaître si cette route est celle de la vérité ou celle de l'erreur<sup>2</sup>.

Dans le chapitre des *Rapports du physique et du moral de l'homme* consacré à la sympathie, d'ailleurs, Cabanis avait observé que « les tendances sympathiques ont pu tromper facilement les observateurs les plus attentifs et les plus exacts », induisant des considérations vagues :

La grande difficulté d'en rapporter les effets à leur véritable cause, a pu faire penser que des facultés inconnues étaient nécessaires pour faire concevoir de tels phénomènes. Ces tendances sont en effets, alors, ce qu'on entend par *sympathie morale* : principe célèbre dans les écrits des philosophes écossais, dont Hutcheson avait reconnu la grande puissance sur la production des sentiments; dont Smith a fait une analyse pleine de sagacité, mais cependant incomplète, faute d'avoir pu le rapporter à des lois physiques, et que madame Condorcet, par des simples considérations rationnelles, a su tirer, en grande partie, du vague où le laissait encore la *Théorie des sentiments moraux*<sup>3</sup>.

L'objection de Cabanis fait probablement allusion à la critique adressée à Smith dans la sixième des *Lettres sur la sympathie*, consacrée à l'origine des sentiments du juste et de l'injuste. Grouchy, intéressée à l'analyse minutieuse des processus psychologiques, avait observé que la naissance du sens abstrait

<sup>1</sup> Pierre-Jean-Georges Cabanis, *Lettre à M. T\*\**, sur les poèmes d'Homère, in *Œuvres posthumes de Cabanis* (Firmin Didot, 1824), vol. 5, 353.

<sup>2</sup> Cabanis, *Lettre à M. T\*\**, 353.

<sup>3</sup> Pierre-Jean-Georges Cabanis, *Rapports du physique et du moral de l'homme* (Béchet jeune, 1824), vol. 2, 353.

du juste et de l'injuste n'a rien d'inné, mais s'explique par l'intervention de la réflexion, qui agit sur le « sentiment plus durable de satisfaction ou de peine » attaché « au souvenir du bien ou du mal que nous avons fait aux autres »<sup>1</sup>. Ce sont en effet « les modifications qu'elle y apporte, qui nous conduisent à l'idée du bien ou du mal moral », à savoir « de cette règle éternelle et première qui juge les hommes avant les loix »<sup>2</sup>. Il vaut la peine de citer la page de Grouchy dans son intégralité, car l'objection porte sur la méthode descriptive de Smith :

Smith, reconnaissant que la raison est incontestablement la source des règles générales de la morale, et trouvant impossible de déduire les premières idées du bien et du mal, établit que ces premières perceptions sont l'objet et le fruit d'un sentiment immédiat, et prétend que notre connaissance du juste et de l'injuste, de la vertu et du vice, dérive en partie de leur convenance ou de leur disconvenance, avec une espèce de sens intime qu'il a supposé sans le définir. Cependant, cette espèce de sens intime, n'est point une des causes premières dont on ne peut que reconnaître et jamais expliquer l'existence. Il n'est autre chose que l'effet de la sympathie, dont notre sensibilité nous rend susceptibles : sympathie dont je vous ai exposé les différens phénomènes, et qui, devenue un sentiment general, peut être réveillée par les seules idées abstraites du bien et du mal, en doit par conséquent accompagner nos jugemens sur la moralité des actions. Défions-nous, mon cher C\*\*\*, de ce dangereux penchant à supposer un *sens intime*, une faculté, un principe, toutes les fois que nous rencontrons un fait dont l'explication nous échappe ; de cette philosophie, qui, trop facile sur l'évidence, ne sait ni ignorer, ni douter ; qui imagine quand il ne faut qu'observer, invente des causes où elle n'en peut découvrir, et qui non seulement éloigne du vrai, mais en affaiblit le discernement<sup>3</sup>.

<sup>1</sup> Sophie de Grouchy, *Lettres sur la sympathie*, in Adam Smith, *Théorie des Sentimens Moraux, ou Essai analytique sur les Principes des Jugemens que portent naturellement les Hommes, d'abord sur les Actions des autres, et ensuite sur leur propres Actions*, traduit de l'Anglois, sur la septième et dernière Édition, par S. Grouchy Veuve Condorcet (F. Buisson, 1798), vol. 2, 440. Les *Lettres sur la sympathie* ont été réédités récemment par les soins de Marc André Bernier et Deirdre Dawson : *Les Lettres sur la sympathie (1798) de Sophie de Grouchy : philosophie morale et réforme sociale* (Voltaire Fondation, 2010).

<sup>2</sup> Grouchy, *Lettres sur la sympathie*, 440.

<sup>3</sup> Grouchy, *Lettres sur la sympathie*, 464-465. Voir sur ce point Daniel Dumouchel, « Une éducation sentimentale : sympathie et construction de la morale dans les *Lettres sur la sympathie* de Sophie de Grouchy », in *Les Lettres sur la sympathie (1798) de Sophie de Grouchy*, 139-150.



Pour comprendre les affinités entre les *Lettres sur la sympathie* et le roman de Manzoni, unis peut-être aussi par une relation filiale, il me semble donc nécessaire considérer d'abord le changement de perspective énoncé par Grouchy. Les premières années du XIX<sup>e</sup> siècle ont été marquées par une révision générale de la culture des Lumières, et en particulier de la philosophie écossaise à laquelle les Idéologues s'intéressaient également. Non seulement Dugald Stewart, qui a connu une certaine diffusion dans le romantisme italien précisément à travers la culture française<sup>1</sup>, mais Smith lui-même sont au centre d'un profond examen critique. Dans la préface de sa traduction de la *Théorie des sentiments moraux* effectuée sur la deuxième édition revue et augmentée du texte anglais, Grouchy admet que le traité de Smith a fourni « l'analyse la plus complète qu'on ait faite sur les affections morales », <sup>2</sup> mais ajoute en même temps qu'elle a ressenti le besoin d'annexer les *Lettres sur la sympathie* dans le but explicite d'en examiner et, dans certains cas, d'en réviser les positions. De ce point de vue, son annexe vise à introduire une nouvelle approche de la question qui doit tenir compte de la différence profonde entre les deux écoles :

Ces Lettres ont paru propres à tracer la ligne qui sépare les deux Écoles de Philosophie Française et Écossaise ; ou plutôt pour servir peut-être de point de ralliement, car il n'est pas possible qu'ici, comme dans beaucoup d'autres cas, la dispute roule uniquement sur des mots<sup>3</sup>.

Au cœur de cette remise en question de Smith et plus en général de la pensée des Lumières (Rousseau en premier lieu) se trouve l'idée de la sympathie comme

<sup>1</sup> Voir à ce propos les nombreuses références à Stewart dans Ermes Visconti, *Saggi sul Bello, sulla poesia e sullo stile. Redazioni inedite 1819-1822, edizioni a stampa 1833-1838*, éd. A. M. Mutterle (Laterza, 1979).

<sup>2</sup> Sophie de Grouchy, « Introduction à Adam Smith », in *Théorie des Sentimens Moraux* (F. Buisson, 1798), vol. 1, vi.

<sup>3</sup> Grouchy, « Introduction à Adam Smith », viii. Sur le rapport entre l'école écossaise et le matérialisme français cf. Marc André Bernier, « Présentation : les métamorphoses de la sympathie au siècle des Lumières », in Bernier et Dawson (éd.), *Les Lettres sur la sympathie (1798) de Sophie de Grouchy*, 1-17.

réaction physiologique du corps devant le spectacle de la souffrance, preuve, selon l'*Encyclopédie*, de l'existence d'une morale naturelle infaillible, inscrite dans les fibres du corps, qui agit indépendamment de la raison. Comme l'avait constaté Jaucourt dans l'article *Sensibilité* de l'*Encyclopédie*, à partir du *Discours sur l'origine de l'inégalité* de Rousseau, la sympathie est la première des vertus universelles : si la réflexion peut faire l'homme de probité, seulement la sensibilité peut rendre l'homme vertueux<sup>1</sup>. L'article de l'*Encyclopédie* fait autorité et cette opinion est largement partagée : en Italie Cesare Beccaria et Pietro Verri l'utilisent plusieurs fois dans leurs écrits philosophiques et juridiques. Dans le septième chapitre de son *Discorso sulla Felicità* (*Discours sur la félicité*, 1781), intitulé *Dei movimenti del cuore* (*Des mouvements du cœur*), Verri défend l'instinct naturel de la compassion (un sixième sens imaginaire) en ces termes :

Se questa macchinale irritabilità si riguarda dalla ragione, potrà un austero e duro Stoico consiliarsi di indebolirne la forza coll'uso di assistere agli spasimi altrui : ma se un più umano e più illuminato Filosofo considera questa sensibilità del nostro animo come la benefica sorgente delle umane virtù, se a questa conosce appartenere la bontà del cuore, la fratellanza, la dolcezza, la sociabilità nostra, consiglierà in vece di ben custodirla, e di tenercela ben cara e preservata, da qualunque azione che ne diminuisca la più squisita palpazione. Questa è l'organo morale, questa è quel sesto immaginato senso che ci porta a soccorrere gli afflitti, i bisognosi, gli addolorati anche prima che la ragione ce lo suggerisca ; e le nostre azioni verso il bene sono sempre più energiche quando partono da una spinta di sentimento, di quello che riescono quando ne ha anticipatamente compassato il cammino la tranquilla ragione<sup>2</sup>

<sup>1</sup> « Sensibilité, Sentiment » (De Jaucourt), in *Encyclopédie, ou Dictionnaire raisonné des Sciences, des Arts et des Métiers par une société des gens de Lettres*, mis en ordre et publié par Diderot et D'Alembert, XV (Briasson, 1765), 38-52.

<sup>2</sup> Pietro Verri, *Discorso sulla Felicità*, in Pietro Verri, *I Discorsi e altri scritti degli anni Settanta*, éd. G. Panizza, S. Contarini, G. Francioni, S. Rosini (Edizioni di Storia e letteratura, 2004), 257-258. *Si l'on considère cette irritabilité machinale du point de vue de la raison, un stoïcien austère et dur pourrait nous conseiller d'en affaiblir la force en s'occupant des souffrances d'autrui : mais si un philosophe plus humain et plus éclairé considère cette sensibilité de notre âme comme la source bienfaisante des vertus humaines, s'il sait que la bonté du cœur, la fraternité, la douceur, la sociabilité lui appartiennent, il nous conseillera au contraire de bien la garder, de la chérir et de la préserver de toute action qui en diminuerait la palpation la plus exquise. C'est l'organe moral, c'est ce sixième sens imaginaire qui nous porte à secourir l'affligé, le nécessiteux, le chagrin, avant même que la raison nous le suggère ; et nos actions vers le bien sont toujours plus énergiques lorsqu'elles partent d'une poussée du sentiment,*

Verri suit à cet égard l'opinion de Rousseau, qui avait soutenu l'existence d'une sympathie-instinct commune à beaucoup d'espèces vivantes, y compris les animaux. Dans le septième chapitre du *Discorso della felicità* il précise ainsi que le mot « compassion » prend son origine d'un mouvement de sympathie immédiat, commun à presque toutes les espèces vivantes, qui surgit à la vue des souffrances des autres :

Le grida del dolore d'un animale svegliano la sensibilità di altri animali della specie medesima, e si vedono penosi accorrere e inquieti attrupparsegli d'intorno. Questa legge non è comune a tutti i viventi, ma soltanto a molte specie, e quella dell'uomo vi si comprende. Indipendentemente dalla ragione sembra quasi per istinto che l'uomo alla vista d'un altro uomo che sia addolorato patisca, e da questo patire come per simpatia ne deriva la voce compassione<sup>1</sup>.

Conçue en ces termes, la sympathie prend une place considérable dans le combat pour la réforme de la justice menée par Cesare Beccaria et les frères Verri dans les années soixante du dix-huitième siècle. Dans la conclusion des *Osservazioni sulla tortura* (*Observations sur la torture*), l'essai contre la torture et la peine de mort rédigé par Pietro Verri en 1776-77 mais resté inédit jusqu'en 1804, la sympathie apparaît comme l'élément fondateur d'une nouvelle éthique sensible : pour l'auteur, l'utilité de son livre dépend avant tout de la capacité à faire éprouver au lecteur les réactions d'horreur et d'effroi qu'il avait ressenties en lui-même en dépouillant le matériel judiciaire. C'est précisément au nom du tribunal de la sensibilité que l'écrivain se présente au public comme le défenseur de la partie la plus faible et la plus malheureuse de ses semblables : s'il ne réussira pas à montrer la barbarie de la torture telle qu'il la ressent, son livre méritera d'être rangé parmi les nombreux livres superflus<sup>2</sup>.

D'un point de vue différent mais complémentaire, la sympathie comme réaction sensible du corps et des fibres nerveuses avait également joué un rôle

*que lorsque la calme raison en a tracé d'avance la voie* (traduction de l'autrice).

<sup>1</sup> Verri, *Discorso sulla felicità*, 256-257. *Les cris de douleur d'un animal éveillent la sensibilité des autres animaux de la même espèce, et l'on voit s'agglutiner autour de lui la détresse et l'agitation. Cette loi n'est pas commune à tous les êtres vivants, mais seulement à plusieurs espèces, et celle de l'homme y est comprise. Indépendamment de la raison, c'est presque par instinct que l'homme, à la vue d'un autre homme qui souffre, souffre, et de cette souffrance par sympathie dérive le mot compassion* (traduction de l'autrice).

<sup>2</sup> Cf. Pietro Verri, *Osservazioni sulla tortura*, éd. S. Contarini (Rizzoli, 2006), 49-50.

central dans la tragédie du Tournant des Lumières. Le plus grand auteur dramatique italien de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, Vittorio Alfieri, avait fondé le succès de ses pièces précisément sur leur capacité à agir de manière extrême sur la sensibilité du spectateur, à travers une forme d'identification totale du point de vue des sens et de l'imagination. Répondant aux objections de ses détracteurs, l'auteur de *Mirra* (*Myrrhe*, 1784-1786) avait soutenu dans son *Parere sulle tragedie* (*Avis sur les tragédies*, 1789) que ses pièces devaient être jugées « bien plus sur l'impression que l'on reçoit que sur la raison que l'on peut demander »<sup>1</sup>.

Comme j'ai essayé de le démontrer ailleurs,<sup>2</sup> la poétique tragique d'Alfieri dépend de l'esthétique psychophysiologique d'Edmund Burke. Publiée en 1757, puis revue et augmentée dans l'édition de 1759, l'*Enquiry into the Origin of Our Ideas of Sublime and Beautiful* a circulé en traduction française dès 1758 grâce à l'intérêt de Diderot, et a notamment profondément influencé Helvétius, un auteur bien connu d'Alfieri, dont la réflexion esthétique peut être considérée comme une sorte de reprise, voire de paraphrase et de commentaire, du texte révolutionnaire de Burke. En effet, tant *De l'Esprit* que *De l'Homme* recourent aux catégories de l'*Enquiry* pour proposer une poétique de l'énergie alternative aux positions classicistes du pseudo-Longinus, relancé à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle par Boileau et toujours actif dans la première moitié du siècle suivant. Lorsqu'Alfieri affirme que sa tragédie doit être jugée beaucoup plus sur l'impression que l'on recevra que sur la raison que l'on pourra demander, il se situe plus ou moins consciemment dans le cadre esthétique tracé par Burke et par Helvétius : un auteur, ce dernier, avec lequel Alfieri établit dès le début un rapport conflictuel qui n'exclut pas une sorte de fascination controversée. L'insistance avec laquelle Alfieri revient sur ce point est d'ailleurs révélatrice : si toute œuvre doit être évaluée à partir du « simple effet et impression » suscités chez le lecteur, il est évident que la force de l'impression ne concerne pas seulement les œuvres, mais aussi les opérations du jugement critique. De toute façon, la défini-

<sup>1</sup> Vittorio Alfieri, *Parere sulle tragedie e altre prose critiche*, éd. M. Pagliai (Casa d'Alfieri, 1978), 123. Cf. à ce propos Sabrina Ferri, « Vittorio Alfieri's Natural Sublime : the Physiology of Poetic Inspiration », *European Romantic Review* 23, n° 5 (2012) : 555-574.

<sup>2</sup> Silvia Contarini, « Intorno a Burke : tracce della ricezione italiana dell'« *Enquiry into the Origin of our Ideas of Sublime and Beautiful* nel Tournant des Lumières », in *La critica letteraria nell'Italia del Settecento. Forme e problemi*, éd. G. Bucchi e C.E. Roggia (Longo, 2017), 147-158.

tion d'une tragédie « lugubre et féroce comme la nature la souffre »<sup>1</sup>, confirme une fois de plus comment la sensibilité soit devenue, dans la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle, un élément fondateur du discours esthétique, à partir duquel on peut mesurer l'impact de l'œuvre d'art sur les spectateurs et les lecteurs, et juger de sa valeur littéraire.

À cette notion de sympathie fondée sur la réaction du corps et des fibres nerveuses, Smith avait pour sa part ajouté le pouvoir de l'imagination, qui introduit un correctif important à la pensée de Rousseau dans le discours philosophique mais aussi – le cas d'Alfieri le prouve bien – dans le domaine des arts. Comme l'a résumé Marco Menin<sup>2</sup>, Smith est convaincu que c'est précisément la composante imaginative de la sympathie qui fournit un fondement objectif à l'éthique. Voici comment Sophie de Grouchy traduit le passage en question, qui dépasse la dimension du corps pour attirer l'attention sur la dimension fictionnelle :

Quelle que soit la passion qu'un homme éprouve dans une situation donnée, tout spectateur attentif, en le considérant, sera ému d'une manière analogue à la sienne. Les héros de romans ou de la tragédie nous font également partager leurs succès et leurs revers ; et notre sensibilité n'est pas moins réelle pour les uns que pour les autres. Nous partageons leur reconnaissance pour les amis fidèles qui ne les ont pas abandonnés dans leurs dangers et dans leurs malheurs ; nous épousons leur ressentiment contre les traîtres qui les outragent ou qui les trompent. Pour toutes les passions dont l'espèce humaine est susceptible, l'émotion du spectateur est donc toujours analogue à ce qu'il croirait ressentir lui-même s'il éprouvait une de ces passions<sup>3</sup>.

On peut affirmer en conclusion que chez Smith (au moins le Smith traduit par Grouchy<sup>4</sup>) la sympathie est une faculté qui agit sur les sens par l'imagination : on se sert des mots de pitié et de compassion pour exprimer le sentiment que les souffrances des autres nous font éprouver : quoique le mot de sympathie fût originellement

<sup>1</sup> Vittorio Alfieri, *Risposta a Ranieri de' Calzabigi*, in Alfieri, *Parere sulle tragedie*, 217.

<sup>2</sup> Marco Menin, « Narrare la simpatia : pietà e stima In Rousseau e Smith », *Rivista di filosofia* n° 2 (2022) : 301-324.

<sup>3</sup> Smith, *Théorie des Sentimens Moraux*, vol. 1, 9-10.

<sup>4</sup> Sur le rapport entre Grouchy et Smith voir plus en général Erich Schliesser, *Sophie de Grouchy, Adam Smith, and the Politics of Sympathy*, in *Feminist History of Philosophy : The Recovery and Evaluation of Women's Philosophical Thought*, éd. O' Neill et M. P. Lascano (Springer, 2019), 193-219.

porté à cette signification, cependant on peut, sans impropriété, l'employer pour exprimer la faculté de partager les passions des autres quelles qu'elles soient<sup>1</sup>.

C'est probablement à l'idée d'un art fondé sur l'identification sensible (représentée en Italie par Alfieri), que s'oppose la page la plus connue de la *Lettre à M. Chauvet*, où Manzoni rejette le principe de l'identification sympathique comme finalité de la création littéraire :

Ce n'est pas, il faut le dire, en partageant le délire et les angoisses, les désirs et l'orgueil du personnages tragiques, que l'on éprouve le plus haut degré d'émotion ; c'est au-dessus de cette sphère étroite et agitée, c'est dans les pures régions de la contemplation désintéressée, qu'à la vue des souffrances inutiles et des vaines jouissances des hommes, on est plus vivement saisi de terreur et de pitié pour soi-même. Ce n'est pas en essayant de soulever, dans des âmes calmes, les orages des passions, que le poète exerce son plus grand pouvoir. En nous faisant descendre, il nous égare et nous attriste. À quoi bon tant de peine pour un tel effet ? Ne lui demandons que d'être vrai, et de savoir que ce n'est pas en se communiquant à nous que les passions peuvent nous émouvoir<sup>2</sup>.

Les termes de la question semblent être inversés : pour Manzoni, la tâche du poète tragique n'est pas l'identification, mais la distance entre l'acteur et le spectateur :

En nous faisant assister à des événemens qui ne nous intéressent pas comme acteurs, où nous ne sommes que témoins, il peut nous aider à prendre l'habitude de fixer notre pensées sur ces idées calmes et grandes qui s'effacent et s'évanouissent par le choc des réalités journalières de la vie, et qui, plus soigneusement cultivées et plus présentes, assureraient sans doute mieux notre sagesse et notre dignité. Qu'il prétend, il le doit, s'il le peut, à toucher fortement les âmes ; mais que ce soit en vivifiant, en développant l'idéal de justice et de bonté que chacune porte en elle, et non les plongeant à l'étroit dans un idéal de passions factices ; que ce soit en élevant notre raison, et non en l'offusquant, et non en exigeant d'elle d'humilians sacrifices, au profit de notre mollesse et de nos préjugés !<sup>3</sup>

Marco Menin a montré qu'il existe tant chez Smith que chez le Rousseau de l'*Émile*, plus proche de Smith, une propension narrative qui ne se borne pas au

<sup>1</sup> Smith, *Théorie des Sentimens Moraux*, vol. 1, 10.

<sup>2</sup> Manzoni, *Lettre à M. Chauvet*, 220.

<sup>3</sup> Manzoni, *Lettre à M. Chauvet*, 222.

simple spectacle de la souffrance, mais vise à introduire toutes les circonstances utiles à éveiller la sympathie dans le lecteur. Toutefois pour Manzoni cela ne suffit évidemment pas, car son objectif est précisément de limiter le pouvoir de l'imagination donnant un rôle prépondérant à la raison dans la représentation littéraire des événements historiques.

Après ces prémisses, on peut donc revenir aux *Promessi sposi*, pour analyser l'idée de compassion chez Manzoni par rapport au Tournant des Lumières et aux *Lettres sur la sympathie* de Sophie de Grouchy, à son tour en dialogue explicite avec Cabanis. On pourrait aussi se demander ce que devient le discours sur la sympathie dans l'espace narratif du roman<sup>1</sup>, d'autant plus que dans le romantisme ce dernier devient le genre par excellence, le seul capable d'expliquer la réalité moderne dans toutes ses nuances. Ermete Visconti, le principal théoricien de l'école milanaise et ami proche de Manzoni, avait confié au romancier la tâche philosophique de retracer les dynamiques internes et de les représenter « concrètement » par une série d'effets « possibles et probables »<sup>2</sup> :

Così il romanziere cammina allo scopo universale degli studii, rinvenire moltissimi fatti e trovarne per quanto si possa semplici i principii : serve alla simpatia speculativa, cioè all'attenzione, la quale rifugge dalla monotona ripetizione di cose già note: tiene risvegliata la simpatia del cuore, non mai oziosa ove le accada scoprire alcun carattere d'umana felicità o d'umana miseria<sup>3</sup>.

La distinction de Visconti entre « sympathie spéculative » et « sympathie du cœur » nous dit déjà beaucoup sur le rapport avec la tradition des Lumières. Si l'on considère l'introduction à la première rédaction du roman de Manzoni, la différence avec les *Osservazioni sulla tortura* de Verri, que Manzoni a bien présent depuis le début, est évidente. Tout en déclarant que l'utilité de son roman réside dans l'aversion pour le mal qui se produit chez le lecteur face aux

<sup>1</sup> Cf. à ce propos Francesco Boccolari, « Da Kant a Rousseau. Dovere e compassione nel romanzo *Tre donne* di Isabelle de Charrière », *Intersezioni. Rivista di storia delle idee* n° 3 (2023) : 351-370.

<sup>2</sup> Visconti, *Saggi sul bello, sulla poesia e sullo stile*, 173.

<sup>3</sup> Visconti, *Saggi sul bello, sulla poesia e sullo stile*, 175. Ainsi le romancier marche vers le but universel de l'étude, de découvrir un grand nombre de faits et d'en trouver les principes aussi simples que possible : il sert la sympathie spéculative, c'est-à-dire l'attention, qui fuit la répétition monotone des choses déjà connues : il tient en éveil la sympathie du cœur, jamais inactive là où il lui arrive de découvrir quelque caractère du bonheur ou de la misère humaine. (traduction de l'autrice).

souffrances des personnages, l'auteur précise en même temps que cette réaction ne consiste pas en un mouvement de la sensibilité, mais en un sentiment plus complexe impliquant la sphère éthique de la connaissance :

Lettori miei, se dopo aver letto questo libro voi non trovate di avere acquistata alcuna idea sulla storia dell'epoca che vi è descritta, e sui mali dell'umanità, e sui mezzi ai quali ognuno può facilmente arrivare per diminuirli e in sé e negli altri, se leggendo voi non avete in molte occasioni provato un sentimento di avversione al male di ogni genere, di simpatia e di rispetto per tutto ciò che è pio, nobile, umano, giusto, allora la pubblicazione di questo scritto sarà veramente inutile<sup>1</sup>.

Si dans les *Promessi sposi* les manifestations sympathiques du corps (dont Cabanis avait parlé à plusieurs reprises dans les *Rapports*) restent un élément de détection précisément parce qu'elles représentent une forme naturelle de communication entre les individus, non soumise aux falsifications d'une parole souvent conditionnée par l'abus du pouvoir, Manzoni accorde néanmoins une importance décisive à ce que l'on peut appeler une éthique de la distance. Au centre du roman, en effet, il n'y a pas la réaction de la sensibilité devant le spectacle de la souffrance d'autrui, mais la réflexion morale qui suit cette première perception, produisant un changement radical dans conscience. Dans l'élaboration d'une telle éthique de la distance, qui concentre l'attention non pas sur les effets de la sensibilité, mais sur les processus psychologiques, les *Lettres sur la sympathie* semblent constituer un précédent significatif, notamment en raison de ce que Grouchy déclare au début à son principal interlocuteur, Cabanis :

L'homme ne me paraît point avoir de plus intéressant objet de méditation que l'homme, mon cher C\*\*\*. Est-il, en effet, une occupation plus satisfaisante et plus douce que celle de tourner les regards de notre ame sur elle-même, d'en étudier les opérations, d'en tracer les mouvements, d'employer nos facultés à s'observer et à se deviner réciproquement, de

<sup>1</sup> Alessandro Manzoni, Introduzione del 1821 a *Fermo e Lucia. Prima minuta (1821-1823)*, éd. Barbara Colli, Paola Italia, Giulia Raboni (Casa del Manzoni, 2006), 589. *Mes lecteurs, si, après avoir lu ce livre, vous ne constatez pas que vous avez acquis une certaine connaissance de l'histoire de l'époque qui y est décrite, des maux de l'humanité et des moyens par lesquels chacun peut facilement les diminuer en lui-même et chez les autres, si, en le lisant, vous n'avez pas éprouvé à maintes reprises un sentiment d'aversion pour les maux de toutes sortes, de sympathie et de respect pour tout ce qui est pieux, noble, humain et juste, alors la publication de cet ouvrage aura été vraiment inutile* (traduction de l'autrice).

chercher à reconnaître et à saisir les lois fugitives et vagues, que suivent notre intelligence et notre sensibilité ?<sup>1</sup>

Alors que Smith « s'est borné à en remarquer l'existence » et « à en exposer les principaux effets » de la sympathie, il faut maintenant « remonter plus haut » et « pénétrer jusqu'à la première cause » pour montrer enfin « comment elle doit appartenir à tout être sensible et susceptible de réflexion »<sup>2</sup>. Pour Grouchy, en effet, la sympathie n'est que le premier germe d'un mouvement intérieur plus complexe, qui a besoin de la réflexion pour se développer. Seule cette dernière permet de prolonger, de conserver et de consolider ce premier élan, nourri ensuite par la sensibilité et l'imagination, en le transformant en un sentiment actif et permanent :

La sympathie dont nous sommes susceptibles pour les maux physiques et qui est une partie de ce que nous comprenons sous le nom d'*humanité*, serait un sentiment trop peu durable pour être souvent utile, mon cher C\*\*\*, si n'étions capables de réflexion autant que de sensibilité ; mais comme la réflexion prolonge les idées que nous ont apporté nos sens, elle étend et conserve en nous l'effet de la vue de la douleur, et l'on peut dire que c'est elle qui nous rend véritablement humains.<sup>3</sup>

C'est la réflexion qui fixe dans notre âme la présence d'un mal que nos yeux n'ont vu qu'un moment, et qui nous porte à le soulager pour en effacer l'idée importune et douloureuse ; c'est la réflexion qui, venant au secours de notre mobilité naturelle, force notre compassion à être active en lui offrant de nouveaux les objets qui n'avaient fait sur elle qu'une impression momentanée (...). C'est la réflexion enfin, qui, par les habitudes qu'elle donne à notre sensibilité, en prolongeant ses mouvements, fait que l'humanité devient dans nos âmes un sentiment actif et permanent (...)<sup>4</sup>.



<sup>1</sup> Grouchy, *Lettres sur la sympathie*, 353.

<sup>2</sup> Grouchy, *Lettres sur la sympathie*, 357.

<sup>3</sup> Grouchy, *Lettres sur la sympathie*, 370.

<sup>4</sup> Grouchy, *Lettres sur la sympathie*, 370.

Contrairement à Smith, Grouchy met l'accent sur la « sympathie individuelle », c'est-à-dire la sympathie qui « établit entre les hommes ces liens intimes, nécessaires à leur perfection et à leur bonheur : une sorte de vertu sociale, capable, si elle est cultivée, de « rendre sensible aux maux et aux besoins de l'humanité entière, cette foule d'hommes devenus presque insensibles à tout ce qui n'est pas lié immédiatement à leur existence et à leur bonheur »<sup>1</sup>. Le raisonnement abandonne alors le terrain abstrait des définitions philosophiques pour entrer dans une analyse des institutions, examinant la dynamique de la sympathie à la lumière de l'expérience des caractères individuels et d'un « système vicieux de législation », qui « au lieu de réunir les intérêts des individus, n'a fait trop longtemps que les séparer, les opposer entr'eux », induisant « l'habitude de regarder les maux et les biens des autres, comme une donnée de plus ou de moins que leur laisse la fortune pour leurs propres jouissances »<sup>2</sup>.

À ces individus qui « voyent avec plaisir tourmenter les autres »<sup>3</sup>, appartient sans doute le personnage du libertin du roman de Manzoni, dont les actions sont marquées à un égoïsme aveugle qui découle d'une part des institutions sociales corrompues de l'Espagne du XVII<sup>e</sup> siècle, et d'autre part de ce que Grouchy appelle la « coupable et basse habitude de considérer avant tout les objets par rapport à soi, et de les juger essentiellement de ce point de vue » : une habitude qui « affaiblit peu-à-peu les sentimens attachés au bien et au mal »<sup>4</sup>.

Si nous nous sommes attardés sur la description de Don Rodrigo, à qui les mots de Grouchy conviennent bien, c'est aussi parce que la proximité entre les *Lettres sur la sympathie* et *I promessi sposi* semble dépendre dans ce cas d'un hypotexte commun, à savoir le fameux traité de Beccaria contre la torture et la peine de mort. Grouchy fait plusieurs fois allusion aux positions juridiques de ce dernier dans son annexe, et le roman de Manzoni montre notamment sa dépendance aux *Dei delitti e delle pene* et aux *Osservazioni sulla tortura* de Verri dans la *Storia della Colonna infame (Histoire de la Colonne Infâme)*. Pour démontrer que « le but de la punition n'est pas de tourmenter et d'affliger un être sensible »<sup>5</sup>, Beccaria se réclamait à une idée nouvelle de justice basée sur la

<sup>1</sup> Grouchy, *Lettres sur la sympathie*, 386.

<sup>2</sup> Grouchy, *Lettres sur la sympathie*, 414.

<sup>3</sup> Grouchy, *Lettres sur la sympathie*, 414.

<sup>4</sup> Grouchy, *Lettres sur la sympathie*, 447.

<sup>5</sup> Cesare Beccaria, *Dei delitti e delle pene*, éd. F. Venturi (Einaudi, 1965), 31.

vertu naturelle de la sympathie (ce doux frisson avec lequel les âmes sensibles répondent à ceux qui défendent les intérêts de l'humanité<sup>1</sup>), en contraste avec la science des supplices de l'Ancien régime, qui se fondait de manière perverse sur le plaisir que les juges prennent à tourmenter les accusés<sup>2</sup>.

On peut reconnaître un écho de la rhétorique passionnée de Beccaria dans divers passages du roman, notamment dans le dialogue entre Padre Cristoforo et Don Rodrigo, où le réseau sémantique semble évoquer la pensée des Lumières en dépit des allusions bibliques saillantes :

Voi avete creduto che Dio abbia fatta una creatura a sua immagine, per darvi il piacere di tormentarla ! Voi avete creduto che Dio non saprebbe difenderla! Voi avete disprezzato il suo avviso ! Vi siete giudicato. Il cuore di Faraone era indurito quanto il vostro ; e Dio ha saputo spezzarlo. Lucia è sicura da voi : ve lo dico io povero frate ; e in quanto a voi, sentite bene quel ch'io vi prometto. Verrà un giorno...<sup>3</sup>

De manière significative, le rapport de filiation naturelle qui lie le roman de Manzoni à la saison des Lumières milanaïses ne concerne donc pas seulement la *Storia della Colonna infame* placée à la fin du roman dans l'édition de 1840-42 et liée strictement à l'opération historique des *Osservazioni sulla tortura* de Verri, mais imprègne tout le récit. On a une preuve supplémentaire de cette relation fructueuse dans le dialogue entre Lucia et l'Innominato, où l'appel à la compassion et tout le circuit sémantique du mot représentent la seule forme de défense de la victime, prisonnière dans le château par son persécuteur. Avant même d'en appeler au tribunal céleste, Lucia en appelle au tribunal terrestre de la sensibilité, au nom d'une loi naturelle qui, chez son geôlier, apparaît obscurcie par l'habitude du mal et pourtant non oblitérée, comme dans le cas des âmes endurcies par la pratique de la torture dont avait parlé Beccaria dans le chapitre des *Delitti* intitulé *Dolcezza delle pene*.

<sup>1</sup> Cf. Beccaria, Introduzione, in *Dei delitti e delle pene*, 11.

<sup>2</sup> Beccaria, *Dei delitti e delle pene*, 60-61.

<sup>3</sup> Alessandro Manzoni, *I promessi sposi*, éd. E. Raimondi e L. Bottoni (Carocci, 2021), 122-123. *Vous avez cru que Dieu a fait une créature à son image, pour vous donner le plaisir de la tourmenter ! Vous avez cru que Dieu ne saurait pas la défendre ! Vous avez méprisé son avertissement ! Vous vous êtes jugés vous-mêmes. Le cœur de Pharaon était aussi endurci que le vôtre, et Dieu a pu le briser. Lucie est à l'abri de toi : je te le dis moi, pauvre moine ; quant à toi, écoute bien ce que je te promets. Un jour viendra... (traduction de l'autrice).*

Mi lasci andare; per carità mi lasci andare! Non torna conto a uno che un giorno deve morire di far patir tanto una povera creatura. Oh! lei che può comandare, dica che mi lascino andare! M'hanno portata qui per forza. (...) Perché lei mi fa patire? Mi faccia condurre in una chiesa. Pregherò per lei, tutta la mia vita. Cosa le costa dire una parola? Oh ecco! vedo che si move a compassione: dica una parola, la dica. Dio perdona tante cose, per un'opera di misericordia!<sup>1</sup>



Dans les *Lettres sur la sympathie*, Sophie de Grouchy avait également observé que « l'habitude ou la vue habituelle du mal, diminue indirectement le remords, car nous cherchons naturellement à nous débarrasser de tout sentiment pénible », si que « l'homme tourmenté du remords s'efforce d'écarter de lui les idées qui l'entretiennent, et de s'environner de toutes les raisons qui peuvent en alléger le poids »<sup>2</sup>. Il ne s'agit pas, chez Grouchy, d'une responsabilité seulement individuelle, mais d'une situation générale de corruption de la sensibilité à laquelle « les institutions vicieuses » contribuent, dans la mesure où elles « fournissent à l'homme les moyens de tromper longtemps son propre cœur », l'autorisant « à regarder comme inévitable, comme nécessaire, comme politiquement indifférent, ou même, comme utile, le mal dont elles sont la source, et dont elles deviennent ensuite l'excuse »<sup>3</sup>. La précision n'est pas sans importance dans le cas de Manzoni, si l'on considère que *I promessi sposi* essaient de répondre, du point de vue romantique et chrétien, au problème de l'existence du mal moral (à

<sup>1</sup> Manzoni, *I promessi sposi*, 429-430. *Laissez-moi partir, par pitié, laissez-moi partir! Il ne convient pas à celui qui doit mourir un jour de faire souffrir ainsi une pauvre créature. Oh! vous qui pouvez commander, dites : laissez-moi partir! Ils m'ont amené ici par la force. (...) Pourquoi me faites-vous souffrir? Qu'ils m'emmènent dans une église. Je prierai pour vous toute ma vie. Qu'est-ce que cela vous coûte de dire un mot? Je vois que vous êtes ému de compassion. Dites un mot, dites-le. Dieu pardonne beaucoup de choses, pour une œuvre de miséricorde!* (traduction de l'autrice).

<sup>2</sup> Grouchy, *Lettres sur la sympathie*, 487.

<sup>3</sup> Grouchy, *Lettres sur la sympathie*, 487-488.

savoir le mal infligé par l'homme à ses semblables) hérité des Lumières<sup>1</sup>, s'interrogeant non seulement sur les actions des hommes, mais aussi sur l'influence du cadre historique et sociale.

Telles sont les coordonnées dans lesquelles se déroule l'histoire psychologique de l'Innominato, qui est en fait l'histoire de l'habitude du crime brisée du sentiment productif du remords, par le biais de la compassion, selon une dynamique illustrée en détail par Grouchy. Considérée en dehors du cadre religieux, la rédemption morale de l'Innominato décrite par le narrateur est de fait une réécriture narrative du processus psychologique analysé dans *les Lettres sur la sympathie*. La première réaction inattendue de l'Innominato aux souffrances de Lucia est tout à fait physique : c'est l'urgence de faire cesser une angoisse qui lui est insupportable à la vue, comme l'explique le narrateur de la première rédaction du roman, faisant presque écho à Verri :

– State di buon animo, rispose il Conte, senza intenzione di nulla promettere, senza sapere egli stesso che senso avessero le sue parole, ma spinto da un bisogno di far cessare quell'angoscia e quel lamento, di consolare quella creatura<sup>2</sup>.

Mais dans la suite, pendant une nuit tourmentée par les souvenirs, cet élan soudain incompréhensible d'abord produit un sentiment d'inquiétude profond à qui succède la réflexion sur le mal commis, qui à son tour produit un sentiment de regret et de remords accentué par le travail de l'imagination, puis le désir de se racheter en faisant le bien, pour arriver enfin à ce que Grouchy appelle la longue durée de la satisfaction d'avoir fait le bien, ou l'habitude du bien qui scelle la transformation morale du personnage. L'attention réservée par Grouchy au sentiment de remords, que les romantiques avaient identifié, à travers l'exemple emblématique de Shakespeare, comme le sentiment propre à la modernité, n'est pas sans intérêt. La conscience du mal, avait-elle observé, « produit un sentiment de regret et de remords qui nous importe, nous afflige, nous inquiète, nous fait souffrir, lors même que nous ne conservons pas un souvenir distinct de cette première impression de peine que le mal dont nous sommes la cause nous a fait éprouver »<sup>3</sup>.

<sup>1</sup> Voir à ce propos Bronislaw Baczko, *Job mon ami. Promesses du bonheur et fatalité du mal* (Gallimard, 1997).

<sup>2</sup> Manzoni, *Fermo e Lucia*, 263.

<sup>3</sup> Grouchy, *Lettres sur la sympathie*, 437.

Quand on lit que « les remords d'une mauvaise action, ou la crainte seule de ce remords, s'augmenteront par l'idée de sa durée, lorsque l'imagination lui offrira le tableau des malheurs qu'elle répandra sur la vie entière »<sup>1</sup>, on ne peut s'empêcher de penser à la nuit de l'Innominato, où les réminiscences littéraires signalées par les critiques<sup>2</sup> sont éclairées par l'analyse psychologique des *Lettres sur la sympathie*. Manzoni y ajoute peut-être aussi sa propre expérience de croyant, car les troubles intérieurs amènent enfin à la conversion religieuse du personnage, mais les analogies avec le texte de Grouchy restent pourtant frappantes dans ce passage :

Andava dunque cercando le ragioni per cui, prima quasi d'esser pregato, s'era potuto risolvere a prender l'impegno di far tanto patire, senz'odio, senza timore, un'infelice sconosciuta (...); Quel volere, piuttosto che una deliberazione, era stato un movimento istantaneo dell'animo, ubbidiente a sentimenti antichi, abituali, una conseguenza di mille fatti antecedenti: e il tormentoso esaminator di sé stesso, per rendersi ragione d'un sol fatto, si trovò ingolfato nell'esame di tutta la sua vita. Indietro, indietro, d'anno in anno, d'impegno in impegno, di sangue in sangue, di scelleratezza in scelleratezza, ognuna ricompariva all'animo consapevole e nuovo, separata da' sentimenti che l'avevan fatta vedere e commettere; ricompariva con una mostruosità che que'sentimenti non avevano allora lasciato scorgere in essa. Eran tutte sue, eran lui: l'orrore di questo pensiero, rinascente a ognuna di quell'immagini, attaccato a tutte, crebbe fino alla disperazione<sup>3</sup>.

La métamorphose de l'Innominato, observée dans les moindres détails d'un processus interne qui implique compassion, mémoire et imagination au service de la réflexion, s'oppose dans le roman aux exemples de sympathie mécanique, bornée à l'expérience du corps et donc sans conséquences sur la condition du personnage et de ses victimes. C'est le cas du Nibbio, le fidèle serviteur de l'Innominato, dont le sentiment de compassion momentané envers la captive Lucia n'a en fait aucune retombée sur son comportement et ses actions. Le dialogue entre le Nibbio et son maître, avant la conversion de ce dernier, est éloquent à cet égard :

<sup>1</sup> Grouchy, *Lettres sur la sympathie*, 439.

<sup>2</sup> Cf. Ezio Raimondi, notes de commentaire à Manzoni, *I promessi sposi*, 437-438.

<sup>3</sup> Manzoni, *I promessi sposi*, 440.

(...) M'ha fatto troppa compassione.

– Compassione ! Che sai tu di compassione ? Cos'è la compassione ?

– Non l'ho mai capito così bene come questa volta : è una storia la compassione un poco come la paura : se uno la lascia prender possesso, non è più uomo.

– Sentiamo un poco come ha fatto costei per moverti a compassione.

– O signore illustrissimo ! tanto tempo... ! piangere, pregare, e far cert'occhi, e diventar bianca bianca come morta, e poi singhiozzare, e pregar di nuovo, e certe parole...<sup>1</sup>

Mais l'exemple le plus significatif de la profonde affinité entre la pensée de Manzoni et celle de Grouchy se trouve sans doute dans le dialogue entre Don Abbondio et le Cardinal, où la polyphonie du texte souligne de manière magistrale l'irréductibilité du personnage du curé, imperméable à tout changement moral. De ce point de vue, l'expérience psychologique de l'Innominato est à l'opposé de l'éphémère mobilité naturelle qui affecte Don Abbondio, appelé par son supérieur à rendre compte des souffrances infligées aux fiancés. Dans la première rédaction du roman les mots employés par le Cardinal, qui demande au curé de justifier son comportement face aux souffrances infligées aux victimes, indiquent clairement les limites de cette sympathie de nature physique (« le mouvement de ses entrailles »), pourtant nécessaire pour déclencher la réaction :

Al vedere un tanto pericolo venir sopra due anime innocenti, che vi sono date in custodia, le vostre viscere non si sono commosse ? Non avete tremato per essi ? Non avete provato il tormento della carità ? Il vostro corpo si abbattè sotto lo spavento : guai al tristo superbo, che ne pigliasse argomento di beffa e di dispregio = per questa debolezza che non è della vostra volontà, non sento altro che una pietà rispettosa = ma nella umiliazione del vostro terrore, ma nelle angosce della vostra infermità, come non avete pensato alle angosce che erano minacciate a quelli sui quali voi dovevate vegliare ?<sup>2</sup>

<sup>1</sup> Manzoni, *I promessi sposi*, 425-26. *Elle m'a donné trop de compassion. – La compassion ! Que savez-vous de la compassion ? Qu'est-ce que la compassion ? – Je ne l'ai jamais aussi bien compris que cette fois-ci : la compassion est un peu comme la peur : si on la laisse s'installer, on n'est plus un homme. – Raconte-moi un peu ce qu'elle a fait pour t'inciter à la compassion. – Ô très illustre seigneur ! si longtemps... ! pleurant, priant, faisant certains yeux, devenant blanche comme la mort, puis sanglotant, priant encore, et certains mots ...* (traduction de l'autrice).

<sup>2</sup> Manzoni, *Fermo e Lucia*, 339. *En voyant tant de dangers s'abattre sur deux âmes innocentes, confiées à vos soins, vos entrailles ne se sont-elles pas émues ? N'avez-vous pas tremblé pour elles ? N'avez-vous pas senti le tourment de la charité ? Votre corps est tombé sous l'effroi : malheur aux tristes orgueilleux qui prendraient là un argument de moquerie et de mépris = pour cette faiblesse qui n'est pas de ta*

Dans la rédaction finale du roman, Manzoni met l'accent sur la nécessité d'une réaction morale, inspirée par la vision chrétienne mais guidée par la réflexion :

Ebbene (...) quando vedeste due di loro minacciati insieme con voi, ah certo ! come la debolezza della carne v'ha fatto tremar per voi, così la carità v'avrà fatto tremar per loro. Vi sarete umiliato di quel primo timore, perché era un effetto della vostra miseria ; avrete implorato la forza per vincerlo, per discacciarlo, perché era una tentazione : ma il timor santo e nobile per gli altri, per i vostri figliuoli, quello l'avrete ascoltato, quello non v'avrà dato pace, quello v'avrà eccitato, costretto, a pensare, a fare ciò che si potesse, per riparare al pericolo che lor sovrastava... Cosa v'ha ispirato il timore, l'amore ? Cosa avete fatto per loro ? Cosa avete pensato ?<sup>1</sup>

Dans l'orchestration polyphonique du texte, qui décrète la supériorité morale du Cardinal mais aussi paradoxalement son impuissance face au personnage de Don Abbondio, irréductible à tout changement, la voix du narrateur s'avère décisive pour clarifier toutes les implications d'une dynamique psychologique sur laquelle Grouchy s'était maintes fois attardé, lorsqu'il décrivait l'égoïsme comme le principal obstacle à la prise en compte du « mal des autres »<sup>2</sup>. La reprise d'un syntagme typique des *Lettres sur la sympathie* dans le roman semble confirmer en ce cas le rapport de filiation direct :

Il male degli altri, dalla considerazione del quale l'aveva sempre distratto la paura del proprio, gli faceva ora un'impressione nuova. E se non sentiva tutto il rimorso che la predica voleva produrre (chè quella stessa paura era sempre lì a far l'ufizio del difensore) ne sentiva però ; sentiva un certo dispiacere di sé, una compassione per gli altri, un misto

*volonté, je n'éprouve qu'une pitié respectueuse = mais dans l'humiliation de ta terreur, mais dans l'angoisse de votre infirmité, comment n'avez-vous pas pensé à l'angoisse dont étaient menacés ceux sur lesquels vous deviez veiller ?* (traduction de l'autrice).

<sup>1</sup> Manzoni, *I promessi sposi*, 354-546. *Eh bien (...) quand vous avez vu deux d'entre eux menacés avec vous, ah bien sûr ! comme la faiblesse de la chair vous a fait trembler pour vous-même, ainsi la charité vous aura fait trembler pour eux. Cette première crainte a dû vous humilier, parce qu'elle était un effet de votre misère ; vous avez dû implorer la force de la vaincre, de la chasser, parce qu'elle était une tentation : mais la sainte et noble crainte pour les autres, pour vos enfants, vous avez dû l'écouter, elle n'a pas dû vous laisser en paix, elle a dû vous exciter, vous obliger à réfléchir, à faire ce que vous pouviez, pour réparer le danger qui pesait sur eux... Qu'est-ce que vous a inspiré la crainte, l'amour ? Qu'avez-vous fait pour eux ? Qu'avez-vous pensé ?* (traduction de l'autrice).

<sup>2</sup> Grouchy, *Lettres sur la sympathie*, 415.

di tenerezza e di confusione. Era, se ci si lascia passare questo paragone, come lo stoppino umido e ammassato d'una candela, che presentato alla fiamma d'una gran torcia, da principio fuma, schizza, scoppietta, non ne vuol sapere nulla; ma alla fine s'accende e, bene o male, brucia<sup>1</sup>.

Encore une fois – on l'avait déjà vu dans le cas du Nibbio – la compassion est chez Don Abbondio une sensation physique et irréfléchie, ainsi que la peur. C'est la raison pour laquelle, comme le lecteur l'apprendra dans la suite du roman, la flamme de cette « mèche humide et meurtrie » ne peut pas brûler, et la bougie s'éteint beaucoup plus vite qu'elle n'a été allumée. Cela fait partie du réalisme de Manzoni, qui vise à préserver l'autonomie des personnages par rapport aux exigences éthiques de la narration. Une fois passé le moment éphémère de la « tristesse toute charnelle », Don Abbondio se dérobe à la réflexion qui devrait le conduire au repentir, au contraire de ce qui se passe dans la première version du roman, où le lecteur avait cru que la parole évangélique du cardinal aurait pu ouvrir une brèche dans l'égoïsme du curé :

Don Abbondio sulle prime, quando aveva veduto che s'intonava un rabbuffo, aveva sentito un turbamento, una stizza, una tristezza tutta carnale; non poneva mente al senso della ammonizione, ma al tuono con cui era fatta: e non s'affannava d'altro che di sentirla finire. Ma dalle dalle, la pioggia continua di quelle parole dopo d'aver sdruciolato su quella terra arida, l'aveva pure penetrata: erano conseguenze impensate, applicazioni nuove, ma d'una dottrina antica pur nella mente di D. Abbondio; il quale cominciò davvero a comprendere quanto la sua condotta fosse stata diversa da quella legge ch'egli stesso aveva sempre predicata. Taceva egli; ma non più di quel silenzio impersuasibile e dispettoso: taceva come quegli che ha più cose da pensare che non da dire<sup>2</sup>.

<sup>1</sup> Manzoni, *I promessi sposi*, 554-555. *Le mal des autres, dont la peur du sien l'avait toujours détourné, faisait maintenant sur lui une impression nouvelle. Et s'il n'éprouvait pas tout le remords que la prédication devait produire (car cette même peur était toujours là pour jouer le rôle du défenseur), il l'éprouvait cependant; il éprouvait un certain dégoût de lui-même, une compassion pour les autres, un mélange de tendresse et de confusion. C'était, si l'on se permet cette comparaison, comme la mèche humide et meurtrie d'une bougie qui, présentée à la flamme d'un grand chalumeau, fume d'abord, crachote, crépite, ne veut rien savoir, mais finit par s'allumer et, pour le meilleur et pour le pire, par brûler* (traduction de l'autrice).

<sup>2</sup> Manzoni, *Fermo e Lucia*, 343. *Don Abbondio, d'abord, quand il avait vu qu'une réprimande était entonnée, avait ressenti un bouleversement, une irritation, une tristesse toute charnelle; il n'avait pas fixé son esprit sur le sens de l'admonestation, mais sur le ton avec lequel elle était faite: et il avait hâte*

De manière cohérente, dans la rédaction définitive des *Promessi sposi* Manzoni annule cette possibilité lointaine de transformation morale, radicalisant l'antithèse entre la compassion éphémère (« charnelle ») de Don Abbondio et le chemin psychologique de rédemption de l'Innominato, soutenu par la réflexion.

Si l'on voulait recourir au vocabulaire moral de Maine de Biran, qui n'était pas inconnu à Manzoni, on pourrait alors conclure que dans le roman la sympathie n'est une valeur que si elle témoigne d'une capacité d'opposition à la réalité, se traduisant par un sentiment actif et combatif qui atteste de sa volonté de résister au mal. La voix de la nature élogée par l'utilitarisme philanthropique des Lumières est remplacé par la voix de la conscience, où finalement, comme l'avait écrit Grouchy, « les remords du mal et la satisfaction du bien qu'on a fait, peuvent exister sans que l'imagination nous retrace les effets de ces actions »<sup>1</sup>. De ce point de vue, on pourrait lire *I promessi sposi* comme une histoire narrative de la conscience, où chacun personnage représente à sa manière, ou plutôt selon ses possibilités, la transition de l'expérience sensible (l'« impressione ») à la connaissance (« la cognizione ») du bien et du mal.



## Bibliographie

Alfieri, Vittorio. *Parere sulle tragedie e altre prose critiche*, éd. M. Pagliai. Asti : Casa d'Alfieri, 1978.

*d'en entendre la fin. Mais de sa part, la pluie continue de ces paroles, après avoir glissé sur cette terre aride, l'avait aussi pénétrée : c'étaient des conséquences imprévues, des applications nouvelles, mais d'une doctrine ancienne, même dans l'esprit de D. Abbondio, qui commençait vraiment à comprendre combien sa conduite avait été différente de la loi qu'il avait lui-même toujours prêchée. Il se taisait, mais il n'était plus ce silence impérieux et méchant : il se taisait comme quelqu'un qui a plus de choses à penser qu'à dire* (traduction de l'autrice)

<sup>1</sup> Grouchy, *Lettres sur la sympathie*, 444.

- Baczko, Bronislaw. *Job mon ami. Promesses du bonheur et fatalité du mal*. Paris : Gallimard, 1997.
- Badini Confalonieri, Luca. « La Lettre à M. Chauvet, les “affections sympathiques” e la leçon de Cabanis ». *Revue des Études italiennes* 49, n° 3-4 (2003) : 273-296.
- Beccaria, Cesare. *Dei delitti e delle pene*, éd. F. Venturi. Torino : Einaudi, 1965.
- Bernier, Marc André et Dawson, Deirdre. *Les Lettres sur la sympathie (1798) de Sophie de Grouchy : philosophie morale et réforme sociale*. Oxford : Voltaire Fondation, 2010.
- Biziou, Michaël. « Traduction et retraductions françaises de la *Théorie des sentiments moraux* d’Adam Smith. L’insoutenable légèreté de (re)traduire ». *Noesis* n° 21 (2013) : 229-263.
- Boccolari, Francesco. « Da Kant a Rousseau. *Dovere e compassione nel romanzo Tre donne* di Isabelle de Charrière ». *Intersezioni. Rivista di storia delle idee* 43, n° 3 (2023) : 351-370.
- Cabanis, Pierre-Jean-Georges. *Œuvres posthumes*. Paris : Firmin Didot, 1824.
- . *Rapports du physique et du moral de l’homme*. Paris : Béchot jeune, 1824.
- Contarini, Silvia. « Il notturno del romanzo : Manzoni e la psicologia degli Idéologues ». *Rivista di Studi Manzoni* 8 (2024) : 25-38.
- . « Intorno a Burke : tracce della ricezione italiana dell’«*Enquiry into the Origin of our Ideas of Sublime and Beautiful* nel Tournant des Lumières », in *La critica letteraria nell’Italia del Settecento. Forme e problemi*, éd. Gabriele Bucchi et Carlo Enrico Roggia, 147-158. Ravenna : Longo, 2017.
- Devarieux, Anne. « Cabanis et Maine de Biran : histoire d’une déception ». *Cahiers de philosophie de l’université de Caen* 57 (2020) (Lecture de Cabanis au XIX<sup>e</sup> siècle) : 42-56.
- Dumouchel, Daniel. « Une éducation sentimentale : sympathie et construction de la morale dans les *Lettres sur la sympathie* de Sophie de Grouchy ». Dans Marc André Bernier et Deirdre Dawson (éd.), *Les Lettres sur la sympathie (1798) de Sophie de Grouchy : philosophie morale et réforme sociale*, 139-150. Oxford : Voltaire Fondation, 2010.
- Ferri, Sabrina. « Vittorio Alfieri’s Natural Sublime : the Physiology of Poetic Inspiration ». *European Romantic Review* 23, n° 5 (2012) : 555-574.
- Grouchy, Sophie de. *Lettres sur la sympathie*. Dans Adam Smith, *Théorie des Sentimens Moraux, ou Essai analytique sur les Principes des Jugemens que portent naturellement les Hommes, d’abord sur les Actions des autres, et ensuite sur leur propres Actions*, traduit de l’Anglois, sur la septième et dernière Édition, par Sophie de Grouchy Veuve Condorcet. Paris : F. Buisson, 1798.
- Jaucourt, chevalier de. « Sensibilité, Sentiment » (De Jaucourt), in *Encyclopédie, ou Dictionnaire raisonné des Sciences, des Arts et des Métiers par une société des gens de Lettres*, mis en ordre et publié par Diderot et D’Alembert, vol. 15. Paris : Briasson, 1765, 38-52.

- Manzoni, Alessandro. *Fermo e Lucia. Prima minuta (1821-1823)*, éd. Barbara Colli, Paola Italia, Giulia Raboni. Milano : Casa del Manzoni, 2006.
- . *I promessi sposi*, éd. Ezio Raimondi et Luciano Bottoni. Roma : Carocci, 2021.
- . *Lettre à M. Chauvet sur l'unité de temps et de lieux dans la tragédie*, éd. Carla Riccardi. Roma : Salerno Editrice, 2008.
- Menin, Marco. «Narrare la simpatia : pietà e stima in Rousseau e Smith». *Rivista di filosofia* 113, n° 2 (2022) : 301-324.
- Raimondi, Ezio. *Il romanzo senza idillio. Saggio sui «Promessi sposi»*. Bologna : Il Mulino, 1974.
- Schliesser, Erich. *Sophie de Grouchy, Adam Smith, and the Politics of Sympathy*, in *Feminist History of Philosophy : The Recovery and Evaluation of Women's Philosophical Thought*, éd. Eileen O'Neill et Marcy P. Lascano, 193-219. Cham : Springer, 2019.
- Smith, Adam. *Théorie des Sentimens Moraux, ou Essai analytique sur les Principes des Jugemens que portent naturellement les Hommes, d'abord sur les Actions des autres, et ensuite sur leur propres Actions*, traduit de l'Anglois, sur la septième et dernière Édition, par Sophie de Grouchy Veuve Condorcet. Paris : F. Buisson 1798.
- Verri, Pietro. *Discorso sulla Felicità*, in *I Discorsi e altri scritti degli anni Settanta*, éd. Giorgio Panizza. Edizione Nazionale di Pietro Verri, s. I, vol. 3. Roma : Edizioni di Storia e letteratura, 2004.
- . *Osservazioni sulla tortura*, éd. Silvia Contarini. Milano : Rizzoli, 2006.
- Visconti, Ermes. *Saggi sul Bello, sulla poesia e sullo stile. Redazioni inedite 1819-1822, edizioni a stampa 1833-1838*, éd. Anco Marzio Mutterle. Roma-Bari : Laterza, 1979.



*Raoul Hausmann, Mechanischer Kopf (Der Geist unserer Zeit), 1920. Centre Pompidou*  
(<https://www.centrepompidou.fr/en/ressources/oeuvre/cGzAKG>).

Source de l'image : [https://arthive.com/de/artists/1659-Raoul\\_Hausmann/works/497694-Der\\_Geist\\_unserer\\_Zeit](https://arthive.com/de/artists/1659-Raoul_Hausmann/works/497694-Der_Geist_unserer_Zeit).